

Journée d'étude

Les animaux en anthropologie

Enjeux épistémologiques

Organisée par Mélanie Roustan et Vincent Leblan

MNHN, Paris, 9 octobre 2017

Comment prendre en considération, sur le terrain, l'intériorité des animaux et l'aborder lors de sa restitution ethnographique ?

Comment envisager les dimensions éthiques et politiques qui traversent les relations hommes-animaux ?

Quelle place donner aux sciences du vivant ?

A propos du livre *La Science [humaine] des chiens*

Le projet du livre *La science [humaine] des chiens* était de proposer différentes approches du chien. Des approches du chien qui échappent tout autant à l'éthologie classique qu'à l'anthropologie culturelle, et qui toutes cherchent, d'une manière ou d'une autre, à faire une science « humaine » des chiens : Interactionnisme symbolique, ethnométhodologie, anthropologie, phénoménographie, psychologie, philosophie... Il s'agissait aussi de tester des approches, de les éprouver, pour voir jusqu'où elles nous permettent d'aller. Mais j'ai aussi voulu qu'il y ait de l'éthologie cognitive, afin que le chien « lui-même » ne soit pas oublié et que la science « humaine » ne soit pas totalement anthropocentrée.

Pour ma part je n'ai jamais été convaincue ni par le constructivisme radical, ni par l'éthologie objective, qui est intéressante mais qui maintient les animaux dans le domaine de la biologie et surtout de la biologie de l'évolution. J'ai toujours cherché comment combiner les deux, comment développer une autre science animale.

Notons aussi que pour moi la situation a toujours été un peu différente de celle des anthropologues, en ce que j'ai toujours cherché à décrire des interactions. Travaillant sur les « effets thérapeutiques » des animaux sur les êtres humains, ma situation d'étude était une situation où les animaux étaient supposés *faire* quelque chose. Se posaient des questions

apparemment simples comme « que font les dauphins » ? dans une séance de « delphinothérapie » ? Il y avait des affirmations audacieuses supposant qu'ils étaient acteurs de processus de guérison, qu'ils avaient conscience du handicap des enfants et qu'ils cherchaient à les aider. La question était : jusqu'à quel point sont-ils partie prenante dans la situation, partagent-ils les objectifs et la définition de la situation qui est proposée par les êtres humains ? Ou bien font-ils tout autre chose, et si oui, quoi ? Les interprétations de certains psychologues tendaient à supposer que les dauphins partageaient notre définition de la situation et prenaient délibérément en charge les enfants. Dans mon groupe de recherche à l'époque, les biologistes pensaient au contraire que les dauphins ne faisaient « rien » qu'on ne leur ait appris. Il se contentaient de répondre à des injonctions.

D'emblée s'est donc posée la question : comment décrire ce qu'ils font ? Cette question s'est posée à moi dès que j'ai essayé d'aller au-delà de « les gens croient que » c'est-à-dire au-delà de ce qu'était l'anthropologie en 1990. D'emblée donc j'avais affaire à un système interactif dont il me semblait très limité de ne considérer qu'un seul côté. Il fallait trouver le moyen de faire place à cette double agentivité, celle des hommes et celle des animaux, sans en réduire l'une à l'autre. Il y a là deux histoires qui s'entrelacent et finalement, si l'on suit G. Bateson, la relation est le produit du croisement de ces deux histoires, où le malentendu joue un rôle important. On m'a reproché avec ce modèle (du malentendu) de faire l'hypothèse que l'humain et l'animal sont différents « par nature » et qu'ils ne possèdent rien de commun. Mais précisément, et outre le fait que le modèle fonctionne très bien pour les rencontres avec des êtres humains, il se concentre sur ce « sensible qui nous tient ensemble », qui est plus ou moins ténu et qui sert d'accroche à chacun pour jouer sa partie de l'interaction. Ici la théorie des affordances s'ajuste parfaitement. Chacun va trouver chez l'autre des différences qui feront des différences, en fonction de l'action dans laquelle on est engagé. C'est en effet à partir de petites choses, comme le dit Dominique Guillo dans mon ouvrage, et sans vouloir préjuger à l'avance de ce dont il s'agit, qu'on peut articuler homme et animal sans les réduire l'un à l'autre. Evidemment il faut aller un peu au-delà de cela. On serait aidés par une éthologie qui accepterait d'aller au-delà de la biologie.

Parler de deux histoires qui s'entrelacent c'est aussi faire place aux points de vue, qui selon Eduardo Kohn (2007) fondent l'existence d'une subjectivité. C'est aussi faire place à « l'ontologie » si on veut puisqu'il ne préjuge pas de la grille à travers laquelle l'humain perçoit l'animal ni de la manière dont il va retranscrire, pour lui-même et pour les autres, ce qui se joue pour lui dans la rencontre. Le tout est de décrire les deux ensemble car il est également probable que le comportement des animaux soit modifié par la manière dont les humains entrent en relation avec eux (et donc par les croyances et les attentes des humains à leur égard). Donc on a affaire à des systèmes interactifs qui sont des systèmes de développement et au sein desquels il est absurde d'étudier le comportement de l'un des termes seulement. Dans tous les cas les animaux (et le vivant en général) *répondent* à ce qu'on leur fait, même si bien évidemment leur réponse n'est pas prise pour ce qu'elle est de leur propre point de vue, en général. La place de l'éthologie et de l'écologie ici est indispensable pour la description de la partie animale de l'interaction. Nous avons besoin de descriptions ouvertes, qui relèvent davantage d'une éthographie, et au sein desquelles on pourra intégrer, si nécessaire, de la

biologie. Je veux dire que qu'on peut toujours ensuite choisir de regarder le système de communication de l'animal comme un produit de l'évolution et regarder en quoi, éventuellement, il est modelé p.ex. par ses interactions avec l'humain. Nous devons accepter de regarder les animaux vraiment autrement. Et ne pas oublier que dans les clubs canins on explique que quand l'animal « couine » quand le collier étrangleur se resserre et le pince, il n'a pas mal mais est « surpris ». Ne pas oublier, donc, que les cadres perceptifs à travers lesquels les animaux sont perçus peuvent s'avérer très contraignants et aveuglants. Je voudrais ici développer un peu l'exemple de l'article de Laurier et al, sur les promenades de chiens dans un parc, tant décrié par mon commentateur. Parce que si nous nous en tenons au règne strict de la biologie pour décrire le côté animal de l'interaction, si nous voulons absolument maintenir les animaux de ce côté-là de la barrière, nous ne pourrons pas, ou difficilement, décrire l'ensemble du système qu'ils forment avec les êtres humains, sauf à parler de l'humain en termes biologiques aussi, et à décrire la rencontre avec les animaux en termes physiologiques p.ex. Le texte de Laurier et al est un bel exemple car il permet précisément de proposer, dans le registre de l'esprit délocalisé, comme quelque chose qui n'existe pas dans la tête, de proposer donc un *common ground*, d'envisager comment hommes et chiens partagent des objectifs, lisent les intentions les uns des autres (et utilisent pour ce faire leur propre action et les routines partagées, ce qui ne témoigne finalement que de la capacité à établir des redondances.) Encore une fois le problème est lié il me semble à la réification des entités mentales et des actions. Quand je dis qu'ils lisent les intentions il s'agit d'une action pratique qui n'implique en rien qu'ils lisent les actions comme nous. C'est précisément ce genre de choses que propose Guillo, ce genre de compatibilités que nous pouvons établir, sans préjuger de ce qui se passe « vraiment » chez les uns ou les autres (et on peut évidemment s'interroger sur la nature de ce « vraiment », car au fond, est-ce que ce qui se passe « vraiment » est ce qui est observable objectivement, donc ce qui relève de la biologie ou de la neurophysiologie ?) Il n'y a rien d'anthropomorphique à dire qu'ils lisent les actions ou anticipent les actions de leur maître. L'anthropomorphisme est un sous-produit de la réification des entités mentales, elle-même due à l'absence de point de vue relationnel. C'est ce que j'essaie d'expliquer dans mon propre article. Il me semble donc que le procès qui est fait à cet article est lié à une mauvaise connaissance de l'ethnométhodologie et de ses principes de base, ainsi que à une erreur de concret mal placé. Les auteurs font un présupposé sur la nature de l'esprit, qui n'est pas situé à l'intérieur d'un crâne mais est distribué dans la situation. En d'autres termes, qui est une propriété du système interactif dans son entier, en ce et y compris le parc lui-même, avec ses sentiers, ses entrées-sorties et ses tas de feuilles mortes.

Le texte de la psychologue Nadine Fossier-Varney de son côté n'affirme rien quant aux capacités cognitives et émotionnelles de son chien, mais ce qu'elle décrit place l'interaction homme-chien à un niveau d'intimité, de l'éprouvé de l'être, repose la question de la présence animale et des niveaux psychiques très profonds auxquels elle est perçue – et de ce fait pourrait aussi poser la question du psychisme animal, si nous faisons l'hypothèse éthologique que nous partageons avec les animaux ces modes de perception archaïques de la présence d'autrui et notre capacité à être affectés par eux. Ne peut-on pas alors faire l'hypothèse qu'eux aussi sont affectés par notre présence d'une manière qui pourrait être analogue (et

j'ai bien dit analogue, pas identique), en modalité chien par exemple ? On pourrait donc essayer d'appliquer assez systématiquement le mode de pensée que j'ai essayé de proposer dans mon texte, c'est-à-dire une pensée analogique, au fond, qui respecte et prend acte des analogies, pour s'autoriser à poser des hypothèses qui vont au-delà, bien au-delà de ce que les bornes de la biologie admettent aujourd'hui dans notre pensée des animaux. Nous pouvons partir de cas particuliers comme ceux que décrit Nadine pour avancer des hypothèses non seulement sur les systèmes interactifs que nous formons avec les animaux, mais aussi sur les animaux eux-mêmes, et par là rafraîchir (à défaut de « renouveler », un terme trop galvaudé) notre regard sur eux. Mais nous devons suspendre temporairement notre jugement et éviter de se laisser arrêter par avance par des a priori qui établiraient par avance ce qui relève de la nature et de la culture, les propriétés ou capacités que les animaux posséderaient ou ne posséderaient pas, pour s'ouvrir à la possibilité qu'ils soient autre chose que des automates ou des machines un peu compliquées auxquelles nous ajoutons, comme le dit si bien Ingold, des propriétés mentales qui seraient causales.

Cette conception des animaux nous paraît bien absurde, et pourtant il semble que l'anthropologie peine à accepter de la dépasser – on se demande bien pourquoi. Peut-être que finalement c'est l'anthropologie qui va contribuer à renouveler la pensée sur les animaux. Quoi qu'il en soit on peut difficilement l'attendre de l'éthologie, tant que celle-ci se cantonne volontairement dans le domaine de la biologie – et même si les sciences cognitives montrent les capacités insoupçonnées, parfois, des animaux, par exemple leur capacité à se reconnaître dans un miroir. Tant que l'on reste dans l'opposition nature/culture radicale, quoi que fassent les animaux cela restera de la physiologie ou des sciences cognitives. Il faut donc rouvrir une psychologie animale. Mais sur quelles bases ? C'est étonnant que ce soient les sciences sociales qui aient ouvert ce chantier – au grand dam de JP Digard, qui les accuse d'obscurantisme, probablement parce qu'elles osent remettre en question l'opposition entre la nature et la culture, et qu'elles osent proposer que les animaux ne soient pas tout entier du côté de la biologie. Je crois, comme j'essaye de le dire dans « faut-il faire la sociologie des singes ? », que nous avons tout intérêt à faire place aux animaux dans les sciences sociales, et à accepter que nos disciplines soient transformées par cela. Mais il ne faut pas pour autant abandonner la rigueur de la description et du raisonnement. Au contraire. Et il ne faut pas lâcher la biologie. Il faut s'arrimer solidement à la biologie, comme le fait Ingold, mais peut-être là aussi s'ouvrir à la possibilité que la biologie soit plus que ce qu'elle est aujourd'hui.

Références :

- Kohn, Eduardo (2007). How dogs dream : amazonian natures and the politics of transspecies engagement. *American ethnologist*, 34, 1, 3-24
Servais, Véronique (2016). La science [humaine] des chiens. Le bord de l'eau.

Véronique Servais
Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle
Université de Liège
Octobre 2017

